

"Les enseignements d'une tragédie" dans Avanti (1er novembre 1956)

Légende: Le 1er novembre 1956, le journal français France Observateur publie le texte d'un article que Pietro Nenni a fait paraître dans le journal italien Avanti le 26 octobre, article qui devait avoir le plus grand retentissement en Italie.

Source: France Observateur. 01.11.1956. [s.l.]. "Les enseignements d'une tragédie".

Copyright: (c) France Observateur

URL: http://www.cvce.eu/obj/les_enseignements_d_une_tragedie_dans_avanti_1er_novembre_1956-fr-a1419e4f-55c0-49a8-bc17-054625232ba1.html

Date de dernière mise à jour: 03/07/2015

Les enseignements d'une tragédie

Nous publions ci-dessous le texte de l'article que Pietro Nenni a fait paraître dans l'Avanti du 26 octobre, article qui devait avoir le plus grand retentissement en Italie.

Le mouvement ouvrier n'a jamais vu de tragédie comparable à celle que vit la Hongrie et à celles qui, sous des formes diverses, se préparent dans tous les pays d'Europe orientale, les plus fortes explosions de colère populaire risquant d'ailleurs de se produire dans les pays où le silence officiel pèse actuellement le plus lourd.

La Commune de Paris est tombée sous l'assaut des troupes versaillaises; la Commune hongroise de 1919 sous les coups de la soldatesque étrangère; la République espagnole sous l'intervention conjointe des armées fascistes et nazies. Des centaines de morts, des milliers de blessés ont perdu leur sang en Hongrie dans un combat fratricide où la ligne de démarcation ne passe pas entre partisans et ennemis du socialisme, mais rejette d'un côté les ouvriers et les étudiants qui veulent la libéralisation et la démocratisation des institutions politiques et de la vie publique (et la pureté de leurs intentions ne peut être compromise par l'écume fasciste qui s'est certainement mêlée au clair courant des revendications populaires), et de l'autre côté un vieux groupe dirigeant communiste qui, à ses anciennes erreurs politiques et à ses crimes, vient de joindre l'appel insensé aux troupes soviétiques.

Le courage des nouveaux dirigeants polonais et hongrois, le courage des nouveaux dirigeants que les autres pays de l'Europe orientale doivent se donner sans perdre une minute doit être avant tout celui de la vérité.

Quand Gomulka a voulu donner une explication du soulèvement de Poznan, il ne s'est pas référé aux machinations des agents impérialistes (qui, cependant, ont pu exister), mais aux mensonges dont on avait accablé les travailleurs.

Quand il a affirmé qu'après le XX^e Congrès de Moscou, « le peuple polonais a commencé à redresser l'échine et les esprits silencieusement réduits en esclavage ont commencé à rejeter le poison du mensonge », il a dit ce qu'on pouvait dire de meilleur du XX^e Congrès. Et il a accepté implicitement, si je ne me trompe, le fait qu'il serait insensé de considérer la dénonciation du stalinisme en soi, alors que cette dénonciation ne peut être pleinement efficace que si elle s'accompagne d'une révision profonde du système.

Il n'était pas difficile de prévoir (et ce fut d'ailleurs notre prévision) que plus encore qu'à Moscou, c'était à Varsovie, à Budapest, à Prague, à Bucarest, à Sofia, à Berlin-Est que la chute du mythe de Staline allait entraîner la révision de toutes les tares du stalinisme; d'un stalinisme d'importation, sans racines nationales ou sociales, sans l'explication (on n'ose plus dire la justification) du blocus impérialiste et de la guerre. Et c'est malheureusement dans ces pays que les vieux groupes dirigeants ont donné l'impression de ne pas se rendre compte ni de la gravité de la situation, ni de la nature de la poussée qui venait de la base, ni de la nécessité de prévenir cette poussée pour ne pas avoir à la réprimer.

Le prix payé pour ces erreurs est incroyable. Il n'est cependant pas tel qu'on doive perdre confiance dans les nouveaux courants ouvriers et populaires qui ont à surmonter un passé d'erreurs et de sang. Ce que nous pouvons faire de mieux pour les travailleurs hongrois, c'est de les aider à résoudre les problèmes que pose la renaissance de la vie publique dans leur pays et dans les autres pays d'Europe orientale. De les aider à transformer les schémas de la dictature en formules authentiques de démocratie et de liberté. De les aider à donner à l'économie socialisée et planifiée l'objectif de libérer les hommes de l'esclavage du besoin. De les aider à résoudre leurs rapports avec l'Union soviétique, en terme d'autonomie et d'indépendance nationale. De les aider, enfin, à obtenir satisfaction lorsqu'ils demandent le retrait des troupes soviétiques.

En s'associant à cette demande, les socialistes ne mettent pas en discussion le droit des révolutions à se défendre, mais affirment ce principe que la défense d'une révolution prolétarienne devient impossible lorsqu'elle ne repose pas sur les épaules et sur les armes des travailleurs.

Il s'agit pour nous de rester fidèles à quarante années de bataille contre la menace d'une intervention

étrangère en Union soviétique d'abord, en Chine ensuite; de rester fidèles aux principes que nous avons durement défendus contre l'intervention anglaise en Grèce, contre la doctrine de Truman, contre la tentative d'interpréter le Pacte Atlantique comme une sorte de garantie mutuelle contre les risques de révolution interne.

Que tombent les armes !

Que tombent les armes de la rébellion. Que tombent les armes de la répression, que tombent les armes de l'intervention étrangère!

A ce prix, il est temps encore, malgré tout, de réunifier les forces qui ne veulent plus voir se renouveler les récentes erreurs et les récents abus, qui ne veulent plus retourner à un passé irrévocablement condamné.

Pietro Nenni.